

Textes courts qui en disent long

Romans. Avec «La Lune assassinée», le Fribourgeois Damien Murith signe un texte superbe. Une même force se retrouve chez Bergsveinn Birgisson.

THIERRY RABOUD

i

Il y a les pavés littéraires. Ces milliers de pages qui nous accompagnent dans l'écoulement des jours et que l'on prend plaisir à retrouver dans chaque interstice du quotidien. Mais il y a aussi les livres courts. Ces livres qui tiennent presque dans la poche, mais dont on aurait de toute façon achevé la lecture avant d'avoir besoin de les y glisser.

La rentrée nous a gratifiés de deux ouvrages dont la concision séduit par la prégnance qu'elle confère à chaque mot, et dont les résonances, par-delà les esthétiques, étonnent, fascinent.

Le premier ouvrage du Fribourgeois Damien Murith frappe un grand coup à la porte d'entrée des lettres romandes. *La Lune assassinée* est un texte superbe, aux fulgurances d'un météore noir traversant l'espace littéraire quelque part entre le haïku japonais et la fiction ramuzienne. La comparaison n'est pas fortuite, car cette funeste histoire d'infidélité en milieu rural est esquissée avec une économie de moyens et une intensité poétique rares.

Sorte de *Jean-Luc persécuté* aux rôles croisés et qu'on aurait fait réduire à feu vif, le texte est éclaté en chapitres extrêmement brefs, renouvelant à chaque page la puissance de l'attaque et ménageant dans leur sillage des blancs qui ouvrent le sens.

Sensible et rugueux

Sa langue suggestive alterne les phrases brèves et les séquences plus longues où s'amoncellent les éléments du décor sombre de ce drame atemporel. Les hommes y sont ouvriers, paysans. Ils travaillent et boivent. Les femmes subissent et ploient. Les relations, violentes, sont exacerbées par les colères du ciel, et la douleur sourde de cette vie écrasée sur une terre trop dure trouve son exutoire dans le fracas de la nature personnifiée. «Alors on regarde le ciel qui d'un coup se contracte, fait claquer ses grandes mâchoires, le ciel qui bave noir, la bouche pleine, et quand il en a assez, écarte les cuisses et saigne». Et sur les hommes écorchés se répand le sang du monde, peut-être celui de la Lune qui finit par s'éteindre.

Ancré dans une autre terre, froide et lointaine, le texte de l'Islandais Bergsveinn Birgisson est plus disert mais dé-



Damien Murith: une entrée remarquée dans les lettres romandes. VINCENT MURITH

gage la même force brute. Assis sur le seuil de sa vie, un éleveur de brebis se tourne vers le souvenir pour écrire une dernière lettre à Helga, la femme qui lui a donné raison d'être et de mourir. Un texte âpre qui surprend, dérange et séduit tout à la fois, tant Bjarni Gíslason de Kolkustadir semble façonné de tourbe. Avec la sensibilité de celui qui aime sa terre, avec la rugosité de celui qui n'en a pas connu d'autre, il évoque son existence faite de travail et d'un peu d'évasion. Les pieds dans la lande, il nourrit son esprit de sagas et de récits, en ces temps durs où «littérature et culture générale semblaient n'être qu'un luxe superflu qu'on devait avoir honte de s'offrir puisque le temps qu'on y passait était volé au travail.»

A avaler d'une traite

Cette longue confession, traduite de l'islandais, est une ode au terroir, aux femmes et aux moutons, aimés d'un même amour où l'érotisme côtoie la toponymie et la science délicate de l'élevage. Touchante lorsque tombent les écorces de l'homme, cette prose épistolaire est faite d'une langue directe, par-

fois crue, soudainement traversée d'éclairs de lumière douce où se lit toute l'attention portée à la nature qui, contrairement à *La Lune assassinée*, émerveille.

Surtout, elle est constellée de fragments poétiques tirés de la conscience rurale islandaise qui lui donnent sa saveur. «La vie n'est que transe et rêve, calme plat et dur ressac, écueil et courant rapide, tempête neige et brouillard. Avec fleurs et soleil aussi. Mais derrière les hautes montagnes – personne n'est encore allé voir.» Et Bjarni y est allé. Il y a trouvé la vie d'Helga, possédée avec une vigueur tellurique avant que les floraisons de l'amour n'arrachent les deux êtres à ce qu'ils étaient.

Deux textes marquants, comme écarquillés, nourris d'une vision de l'existence où cohabitent le trivial et le poème, où dialoguent la terre et le ciel. Des livres intenses et courts, à lire comme on avalerait un alcool trop fort, d'une traite. I

> **Damien Murith**, *La Lune assassinée*, Ed. L'Age d'Homme, 109 pp.

> **Bergsveinn Birgisson**, *La lettre à Helga*, trad. de l'islandais par Catherine Eyjólfsson, Ed. Zulma, 144 pp.

M. MEUWLY-A. CAMPIOTTI

Envoyés spéciaux sur le front de la guerre intime

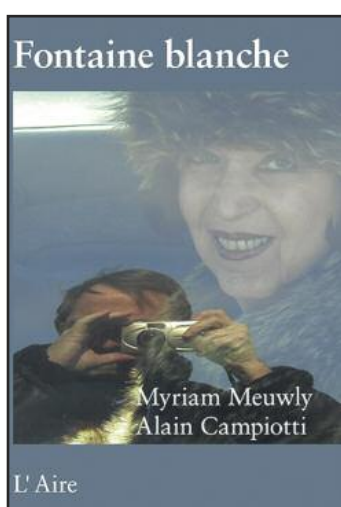
JEAN AMMANN

Dans ce duo, il n'a pas le beau rôle. Il n'est jamais nommé: c'est le «mari», réduit à un état civil. On le découvre inapte à l'amour, au bonheur et même à la vie, puisqu'une nuit, elle le découvre les veines ouvertes, tailladé de partout: «Elle voit deux lames de rasoir sur la table de nuit. Le lit blanc, leur lit est rouge: de sa colère, de son désespoir? Il titube vers la salle de bains d'où les ambulanciers viennent bientôt l'extraire.»

«Elle», c'est Myriam Meuwly, journaliste, morte d'une leucémie en septembre 2010. «Le mari», c'est Alain Campiotti, journaliste aussi, qui fut correspondant à Pékin, à New York, qui sillonna le globe pour en décrire les accès fiévreux. On les découvre, elle et lui, dans les coulisses d'une guerre habituellement sans envoyés spéciaux, la guerre conjugale ou le délitement de ce

qu'il faut bien appeler l'amour, faute de mieux: «Quand les balafres qui strient son corps de grenat auront pâli, quand la blessure qu'elle porte au cœur aura cicatrisé, ils verront quel nom donner aux liens si longuement, si douloureusement tissés entre eux. Peut-être quelque chose comme l'amour», écrit-elle.

D'abord, c'est elle qui prend la parole. Depuis des années, sous le titre d'«Une passion», elle racontait sa vie: son exil chinois pour suivre, avec fille et bagage, son mari devenu correspondant à Pékin, son séjour new-yorkais, et surtout, cet amour impossible avec l'Enchanteur, un ténor qu'elle rencontre, dont elle finira par rédiger la biographie, qu'elle embrasse furtivement, qu'elle fantasma longuement, qu'elle pare de vertus divines, et qui, dans son habit de lumière, éclipsé «le mari», le sombre, l'aphone, l'agonisant...



Quand Myriam Meuwly meurt, Alain Campiotti découvre le manuscrit qu'elle cherchait à éditer: «Une semaine après le vertige de cette séparation, j'ai découvert que Myriam m'avait quitté depuis longtemps», note-t-il dans l'introduction. Et il poursuit: «Cette confession est ma bles-

sure. Je l'ai lue, rejetée, relue. Et dans l'espoir absurde de rejoindre cette femme, j'ai entrepris d'écrire aussi, en me pliant à la manière littéraire qu'elle avait choisie.» Cela donne «Un exil». La parole est à la défense: «Le mari» s'avance et – coup de théâtre! – il plaide coupable, incapable de s'innocenter, ou du moins, d'alléger le réquisitoire. D'une sincérité qui touche au masochisme, il étale son humiliation et sa défaite, il repense aux singes rhésus observés à Bâle: «Il partageait une triste fraternité avec les mâles dominés, battus quand ils tentaient d'approcher une femelle.» Il se décrit, la queue entre les jambes: «Ecrire, prendre ce risque, même s'il doit s'abaisser, s'ouvrir, s'avilir, s'équarrir...» Sa défaite était secrète, la voici publique. Alain Campiotti se dit apaisé. Miracle de la parole. I

> **Myriam Meuwly et Alain Campiotti**, *Fontaine blanche*, L'Aire, 246 pp.

ELISABETH TOVA BAILEY

Gloire à l'escargot

NATALIE HERVIEUX

Qui eût cru que les déambulations d'un être aussi insignifiant et apparemment banal qu'un escargot pouvait maintenir en haleine un lecteur sur plus de cent pages? Eh bien, croyez-le ou non, mais Elisabeth Tova Bailey y parvient, sans avoir l'air d'y toucher, dans son récit autobiographique retraçant une année d'alitement contraint en compagnie de cet étonnant «animal domestique».

L'escargot est offert sur un coup de tête - et de cœur - par une amie de la malade. Si le cadeau insolite est d'abord perçu comme une responsabilité gênante pour la narratrice, celle-ci va s'apercevoir bien vite que son goût de vivre va au contraire finir par être redevable au mollusque: «Regarder un autre être vivant mener son chemin [...] m'a en quelque sorte donné un but à moi aussi, qui l'observais. Si la vie était importante pour l'escargot et que l'escargot était important pour moi, cela voulait dire qu'il y avait quelque chose d'important dans ma vie, alors j'ai persévéré.» Tandis que le quotidien de l'entourage de la paralytique lui semble de plus en plus étranger, la lenteur, la solitude réduite à l'espace de la coquille et le rapport au monde à la fois minimal et hypersensible du colimaçon se rapprochent davantage de sa condition de recluse.

L'observation de l'escargot dans son terrarium s'allie pour la malade à une vaste et sérieuse recherche sur les gastéropodes, au grand plaisir du lecteur dont la soudaine curiosité pour ce sujet ira toujours grandissant. Saviez-vous par exemple qu'un escargot écrasé était capable de régénérer entièrement sa coquille? Les avantages de la mor-



phologie de cet animal stimulent alors l'imagination de la malade qui use de cette unique et précieuse liberté pour inventer de nouvelles formes humaines, menant à des résultats fantaisistes aussi drôles qu'inattendus. Plus sérieusement, les informations recueillies amorcent une réflexion sur le vivant, son évolution et la place récente et modeste que l'homme y occupe. Comme le résume le biologiste Edward O. Wilson: «L'humanité est rehaussée, non pas parce que nous sommes situés très haut au-dessus des autres créatures vivantes, mais parce que bien les connaît élève le concept même de la vie.»

Forme équilibrée entre autobiographie et ouvrage de sciences naturelles, ce récit propose de ralentir un instant pour cheminer aux côtés d'un surprenant compagnon, en quête d'humbles trésors de sagesse dissimulés dans des recoins de mousse et de terre... I

> **Elisabeth Tova Bailey**, *Les nuits mouvementées de l'escargot sauvage*, Ed. Autrement, col. Littératures (trad.)

FABIEN PRADE

Un premier roman explosif

LISE-MARIE PILLER

Si l'humour corrosif de Fabien Prade pouvait dissoudre, son ouvrage n'existerait plus. *Parce que tu me plais* est court, trash, en un mot, explosif. Du haut de ses vingt-cinq ans, Théo est un être détestable. Il est chômeur, fier de l'être et ne rêve que de fêtes, d'alcool et de filles. Son activité favorite? S'attabler à des terrasses pour «mater» à grand renfort de commentaires machos. On l'a compris, ce Parisien est l'incarnation de l'antihéros. Jusqu'à ce que sa route croise celle de Diane. Diane la pure, la fille de bonne famille. Et bam, c'est le coup de foudre. Théo n'a plus qu'une idée, conquérir la belle. Sauf que cela se révèle plus ardu que prévu. Non seulement Diane est fiancée, mais elle aime son futur mari à la folie.

Arrivée à ce point, l'intrigue pourrait sombrer dans la guimauve, dans le banal. Le scénario du méchant qui, touché par la pureté de l'objet de son cœur, devient plus aimable. Ce serait mal connaître Fabien Prade. Pourfendant les clichés, le jeune auteur s'éclate avec son diabolique héros, lequel n'évitera aucun coup bas pour conquérir Diane. Mensonges, hypocrisie, c'est tout juste s'il évite le harcèlement. Diane, elle, est plutôt posée en victime qui subit et qui ne fait rien pour se défendre activement. C'est ainsi que Théo, mis en relief, crève littéralement la couverture.

A travers des caractères complexes et des rebondissements



condensés en quelques pages (seulement 128), *Parce que tu me plais* a plus d'un argument de vente. Grâce à son vocabulaire et à sa plume acérée, Fabien Prade nous emmène dans un autre monde. Celui du Paris underground, peuplé d'une faune étrange, où tout est permis. Car entre le pote mexicain libertin dont la devise est «carpe diem», la coloc déjantée avec qui Théo a «évidemment déjà baisé» pour «évacuer toute tension sexuelle entre eux», il y a déjà de quoi faire. Et ce ne sont que quelques-uns des portraits acides que brosse Fabien Prade.

Parce que tu me plais est un premier roman qui démarre fort, mais qui se manie avec précaution, comme une sorte d'animal exotique qui griffe et qui mord. I

> **Fabien Prade**, *Parce que tu me plais*, Nil Editions, 128 pp.